

SACHA NASPINI

# Oxygène

roman traduit de l'italien  
par Jean-Luc Defromont

*ACTES SUD*



*Un enfant n'est jamais tout son père.  
Ça aussi, c'est un pas en avant.*

DANIELE BOCCARDI



- Shérif Steward, c'est John...
- Je t'écoute, John.
- On est à la Valley Elementary School.
- Encore des tags obscènes ?
- Non. Un petit garçon qui aurait disparu, d'après les enseignants et le directeur de l'école.
- Disparu ?
- Pendant la récréation. À la reprise, sa place était vide.
- ...
- Shérif ?
- Oui, je réfléchis. J'envoie Torczon et McClain patrouiller dans le coin. Si l'enfant est sorti, il ne peut pas être loin. Les parents ont été prévenus ?
- George vient de demander au directeur de les appeler.
- Bien. Il est sans doute là-bas.
- On continue à chercher ici.
- C'est sûrement un coup de tête.
- Je ne sais pas, George a l'air inquiet.
- ...
- Shérif ?
- J'avertis Chris. Vous, continuez à chercher. J'arrive.



## LE PHASME





Ils sont venus le chercher à huit heures du soir.

On s'était un peu disputés à cause du type du dessus, qui était encore descendu pour se plaindre de la musique trop forte. Maintenant, on mangeait sans un mot, avec le journal télévisé à fond. Le même duel que d'habitude pour établir qui céderait le premier en adressant la parole à l'autre. C'était toujours moi qui gagnais. Mon père n'était pas fait pour ce genre de combats ; au bout d'un moment, il sortait n'importe quelle bêtise, il ouvrait la bouche comme pour reprendre un sujet laissé en suspens : "... et il faut qu'on pense à acheter l'ampoule pour le balcon." Ce genre de phrases, et lui qui recommençait à me regarder dans les yeux comme un chien battu. Les rares fois où la bataille se prolongeait, il venait frapper à la porte de ma chambre sous un prétexte quelconque. Il l'ouvrait et je le voyais là, dans son peignoir historique. Il n'arrivait vraiment pas à se mettre au lit sans m'avoir souhaité bonne nuit.

On avait le nez dans nos assiettes. Moi, je m'en rendais compte : il me lançait des regards par en dessous. Tout à coup, il a dit la plus banale des phrases, qui m'a fait remporter mon énième victoire :

— Tu pourrais me passer le sel, s'il te plaît ?

C'est à ce moment-là qu'ils ont sonné.

Je suis allé ouvrir comme une furie. Les vieux de l'immeuble auraient affaire à moi. Je me suis retrouvé face à un homme avec une veste en cuir et une coupe de cheveux d'employé de bureau. Dans son dos, un groupe de carabiniers. De fait, c'est ce que le type m'a annoncé en me montrant un papier et en bredouillant quelque chose au sujet d'un mandat.

— Pardon ? j'ai fait, sur le point de lui rire au nez.

Les autres sont entrés en me bousculant. Je me suis retrouvé plaqué contre le mur. En un instant, ils se sont dispersés dans toutes les pièces. Ils avaient même sorti leurs pistolets.

Mon père a disparu et c'est tout. L'instant d'avant, il coupait une omelette aux oignons, celui d'après, il n'était plus là. À sa place, une bande de militaires qui ouvraient les tiroirs, retournaient les matelas, enlevaient les cadres des tableaux et des photos de famille.

C'était le 6 octobre 2013. Comme chacun sait, le professeur Carlo Maria Balestri a été accusé d'enlèvement, de torture, de meurtre et de recel de cadavres. J'avais vingt-sept ans, lui cinquante-neuf. Et je restais seul au monde.

Enfant, je voulais être pilote d'avion. Souvent, mon père rentrait de cours avec des paquets à déballer : des maquettes. Encore aujourd'hui, des modèles de choix sont exposés sur les étagères de ma chambre. Il y a un Corsair F4U-7, par exemple. Un biplan Roland, le Transall Gabriel. Et même un Concorde. Mais le clou, c'est le Dreidecker du Baron Rouge. On se mettait là, le soir. On détachait les éléments

en plastique des supports. Le regard de mon père s'illuminait quand il me voyait concentré sur ces pièces millimétriques. On avait des pinceaux à un seul poil, capables d'arriver n'importe où. Et des pointes de tous les types, des brosses, des colles, des couleurs, des limes, des dissolvants... Il était fou de détails. Il ne faisait rien : il regardait. À la lumière de la lampe, ses yeux étaient des météores bleu glacier sur mes mouvements inexpérimentés et hâtifs : je voulais voir le résultat. J'avais le plus grand mal à appliquer les autocollants, tout à coup mes mains devenaient imprécises. Après avoir fermé le cockpit, je passais aux finitions. "Ah, quel dommage", murmurait-il d'un ton égal : le relief de la carlingue était foutu, trahi par l'inclinaison ratée de l'autocollant.

Il séquestrait les fillettes dans un conteneur.

L'été, on louait une maison à Capo Sant'Andrea. Deux semaines de mer et de promenades du soir. Dès qu'on mettait le pied sur l'île, ma mère se détendait, elle ouvrait en grand la porte-fenêtre du balcon et passait la première demi-heure là, à fumer, les yeux perdus sur la ligne d'horizon. Les vagues se brisaient en dessous, tout près, contre les rochers de ce paysage lunaire.

C'était chouette de revoir les amis du coin. Au début, il y avait toujours une gêne, comme s'il nous fallait refaire connaissance. Surtout avec Angela. Chaque fois, je la trouvais changée, mais en août 1998, la transformation avait été totale : les formes, les manières, le regard. On avait douze ans, et tout à coup diverses questions qui nous angoissaient entraient en ligne de compte. L'après-midi, je laissais mes parents

sous leur parasol et je m'échappais vers cette crique peu fréquentée des touristes. Marco était devenu mon rival. Jusqu'à l'année précédente, on avait joué ensemble comme de vrais amis de toujours, et voilà qu'il m'attaquait de front. Il ne loupait pas une occasion de répéter qu'ils lui cassaient les pieds, ces tarés qui débarquaient du continent vers la mi-août avec leurs voitures bourrées à craquer, apportant même leur papier toilette dans ce paradis : d'après lui ils étaient juste bons à engorger les égouts. Le soir de mon premier baiser j'ai retrouvé mon vélo cassé.

Alors que je plongeais du rocher le plus haut pour impressionner l'objet de mon amourette estivale, une autre petite fille se trouvait dans l'obscurité d'un conteneur. Avec la chaleur, il devait se transformer en four. Une chaîne autour du cou. Le lit soudé au sol, la puanteur des besoins. Mon père l'avait sans doute équipée du nécessaire pour qu'elle tienne jusqu'à la fin de nos vacances ; allez savoir comment il vivait ce pari avec lui-même. Cette captivité durait depuis mars 1993, quand Amanda avait disparu. Elle avait six ans, le même âge que moi. Lors de la perquisition de 2013, on a retrouvé une mèche de ses cheveux entre les pages d'un livre.

Angela et moi, on s'écrivait. Si nos lettres avaient une cadence hebdomadaire en septembre, elles se raréfiaient au fil des mois jusqu'au néant de juin, de juillet. À partir d'août, ça repartait pour un tour.

On se racontait les bêtises des adolescents, on se faisait souvent des clins d'œil en bas de page avec une mièvrerie ou une autre. Il arrivait que le matin, je rouvre l'enveloppe et recopie la lettre au propre pour

éviter de me compromettre plus qu'il ne fallait. Parfois, je le regrettais après l'avoir postée.

En février 1999, j'ai changé de ton. Les virées avec ma bande de copains n'étaient plus la toile de fond de mes récits, ni les cours dont les profs m'avaient pris pour cible. Tout à coup, ma vie se trouvait dominée par un thème qui bouleversait les priorités d'un garçon de douze ans : maman était tombée malade. À la maison, l'éclairage avait changé sur tout.

Je n'en parlais qu'à elle. Angela m'envoyait des pages denses, auxquelles je m'agrippais de toutes mes forces. Ce qui me plaisait le plus, c'était ça : il n'y avait aucun encouragement. Je lui avais demandé de ne rien dire à ses parents ; on n'avait pas besoin de coups de fil, et je ne voulais pas non plus risquer que notre correspondance soit empoisonnée par l'encre de sa mère, de son père. On était quoi qu'il en soit nous-mêmes, ceux de toujours. Sauf que maintenant, j'avancais dans le monde avec une flèche plantée dans le flanc. Elle me brûlait mortellement. Je parlais de soins, de supplices et de consultations qui engloutissaient le salaire de mon père en l'espace d'une heure. Angela manifestait sa présence par ses feuilles de papier, sans entrer dans le vif du sujet. Elle me parlait de chanteurs, de films qu'elle avait adorés, de livres et de bandes dessinées que je devais absolument lire parce qu'ils avaient changé sa vie. Parfois, elle glissait dans l'enveloppe des photos d'elle ou d'un panorama, avec une dédicace derrière.

J'exécutais ses ordres à la lettre. J'achetais des disques et des tomes de trois cents pages bourrés de dragons. J'allais seul au cinéma. Ou bien je me plaçais devant la fenêtre, d'où j'avais une vue imprenable sur le golfe. De mon sixième étage, il y avait des soirs

où Elbe semblait à portée de main, et la Corse derrière, comme son ombre. Angela était là, sur le versant caché. Je la voyais quand même, emprisonnée sur ce lambeau de terre, semblable à une princesse enfermée dans sa tour, qu'il fallait sauver. Peut-être qu'elle était en train de m'écrire à ce moment précis. Des quintes de toux à faire trembler les murs arrivaient de la chambre de mes parents. Alors j'empoignais mon stylo moi aussi.

Une nuit en avril, on m'a réveillé. "D'accord, je suis prêt", ai-je pensé, même si ce n'était pas du tout vrai. C'était maman, qui tenait encore debout. Elle m'a dit qu'elle venait d'appeler l'ambulance.

Mon père a été hospitalisé d'urgence. Une péritonite à terrasser un éléphant, sans signes avant-coureurs et assez inexplicable vu son régime monacal sans sel composé de soupes, de bouillons, de viandes blanches sur lesquelles il s'octroyait le luxe d'un filet d'huile, mais pas toujours. Le vin était une concession qui servait tout au plus à cuisiner. Le seul excès qu'il s'accordait, une fois par mois, c'était un gâteau : il ne pouvait pas résister aux *cannoli*\* du Sicilien de la via La Marmora. Après la première bouchée, il répétait cette phrase : "Entre le dernier et celui-ci, je n'ai fait que vivre."

Mine de rien, il a failli y rester. C'était un cas atypique : après être passé sur le billard, il a fait un coma de quarante-huit heures. Puis ils l'ont réanimé et gardé une dizaine de jours pour la convalescence, les examens, la remise en forme. Moi, j'étais aux

\* Rouleaux de pâte frits et farcis de crème de ricotta sucrée. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

côtés de maman, qui avait déjà ses problèmes. Tout à coup, elle était anéantie par cette éventualité : que je reste seul au monde. Si c'était arrivé à ce moment-là, ç'aurait été mieux pour nous tous. Elle se pendait au téléphone dans l'espace fumeur du service, le carnet de son mari à la main. L'interruption des activités de ce dernier avait des conséquences : des classes entières étaient démobilisées, des cours repoussés, le report d'un colloque chamboulait des dizaines d'agendas. Je la regardais s'activer, cette femme qui n'avait plus que la peau sur les os ; le remaniement du calendrier du professeur Balestri l'éclairait presque d'une nouvelle lumière, c'était comme une cure.

Mais plus encore, je touchais du doigt l'intégrité de mon père, sa force. Il était présent sur tous les fronts, sans céder d'un pouce : la maladie de sa femme, les visites exténuantes, l'université, les articles à rendre. Moi. Maintenant qu'il avait dû s'arrêter, les répercussions étaient flagrantes. C'est pendant ces jours-là que j'ai commencé à le voir comme une sorte de héros. Moins parce que c'était un anthropologue renommé qu'en raison de la lucidité avec laquelle il tenait tête aux choses. Il focalisait ses pensées sur un point et agissait sans déperdition d'énergie, avec la précision d'un laser. Il tenait l'émotivité sous contrôle. Dans l'imaginaire des autres enfants de mon âge, être le fils d'un savant, c'était le comble de l'ennui : mieux valaient ces pères capables de changer le carburateur et le pot d'échappement d'un scooter pour le lancer à cent à l'heure. Mais le mien connaissait les mouvements des peuples. Il prenait n'importe quelle babiole et vous racontait l'histoire de l'homme. La forme d'un verre lui suffisait. La façade d'un immeuble. Je le regardais dans son lit